



Dans *Le ciel n'est pas une toile de fond*, les acteurs livrent leurs plus grandes peurs. PHOTO E. CARECCHIO

## Empathie à «Ciel» ouvert

**A Paris, Daria Deflorian et Antonio Tagliarini signent une pièce autour du délitement.**

**L**e ciel n'est pas une toile de fond, Nous partons pour ne pas vous donner du souci : deux titres magnifiques, pour deux spectacles, écrits, joués et mis en scène par Daria Deflorian et Antonio Tagliarini avec Francesco Alberici et Monica Demuru, qui interrogent nos vies prises dans la crise qui secoue l'Europe et produit son flot de personnes à la rue, hyper visibles et ignorées en même temps.

**Banc.** Nous partons pour ne pas vous donner du souci, dont les représentations se terminent tout juste, plongeaient dans la vie de quatre retraitées grecques ayant décidé de se suicider ensemble, à l'annonce que leur pension de retraite passerait de 500 à 300 euros. L'histoire, issue d'un roman de Petros Markaris, était tranquillement inventée, jusqu'à ce qu'un fait divers, dans le Sud de l'Italie, joue pour de vrai ce scénario, à proximité des acteurs occupés à répéter leur spectacle sur les vieilles dames. Que faire quand le réel balaie la fiction qui l'a devancé ? Le théâtre est-il à même de s'emparer d'un suicide collectif, sans montrer le travail des acteurs qui le restitue ? On n'est pas loin de Brecht, et c'est avec délicatesse que les acteurs explorent autant la dis-

tanciation que son impossibilité. Si loin, si proche, et finalement tellement proche qu'on devient l'autre : c'est aussi la thématique du *Ciel n'est pas une toile de fond*, sur les nouveaux paysages urbains, et la sensation d'être englouti par chaque chute. Dans les deux pièces, le plateau est vide, les couleurs développent un camaïeu de gris, les acteurs portent leurs propres vêtements, et ils conservent leurs prénoms. L'interstice entre eux et les personnages est réduit au maximum. De même, le rôle de Daria, jouée par Daria Deflorian dans *Le ciel...* ne peut s'empêcher de se voir en miroir dans chaque clocharde à gros sac croisée sur un banc. Elle aussi trimbale sa vie avec elle. Le banc est bien sûr absent de la scène, tout comme la clocharde : c'est par le langage seul et le déplacement des corps dans l'espace que le décor surgit, puis s'évapore, puis se déplace, ailleurs sur le plateau, nous faisant voir, sans le moindre accessoire, un jardin, un mur, un grand magasin, et la masse des gens au sol dans les rues de la ville.

*Le ciel...* débute par un rêve qu'Antonio Tagliarini a vraiment fait, alors qu'il venait de rencontrer Daria Deflorian. Ils avaient dépassé la quarantaine, avaient eu le temps de renoncer à être pour l'une actrice, pour l'autre, danseur. «*Elle était à terre, fouillait dans son sac, et je m'éloignais sans la saluer : comment avais-je pu l'ignorer ?*» nous dit-il à Paris, mais également sur scène,

chaque soir. Daria : «*Je ne l'ai pas mal pris. Moi non plus je ne me suis pas levée, je ne t'ai pas couru après.*» L'humour et l'incongruité viennent de ce que l'actrice n'a aucune prise sur le rêve d'autrui qu'elle s'accapare pourtant, tant elle s'y reconnaît.

**Peur.** Il y a une grande modestie dans la démarche de Daria Deflorian et d'Antonio Tagliarini, une manière d'avancer par petits pas, sans en envoyer plein les yeux, que les acteurs nous prient parfois de fermer pour passer d'une scène à l'autre. Aucun naturalisme dans ce projet où les quatre acteurs mettent chacun sur le plateau leur plus grande peur, celle de Daria Deflorian étant paradoxalement de devenir l'autre, sans retour possible. Le spectacle, qui s'est écrit après la rencontre littéraire des livres d'Annie Ernaux et de W.G. Sebald, relate aussi la célèbre histoire de Jack London, hantise de tout journaliste. Il s'était mis dans la file d'une soupe populaire pendant la crise de 1929 pour les besoins d'un reportage, s'était confondu avec la plus grande misère. Avant de se dissoudre ?

ANNE DIATKINE

**LE CIEL N'EST PAS UNE TOILE DE FOND** de DARIA DEFLORIAN et ANTONIO TAGLIARINI  
En italien surtitré. Coproduction Festival d'automne, Théâtre de Vidy (Lausanne), Théâtre de l'Odéon. Ateliers Berthier, 75017. Jusqu'au 18 décembre.